

# Culture

C I N É M A

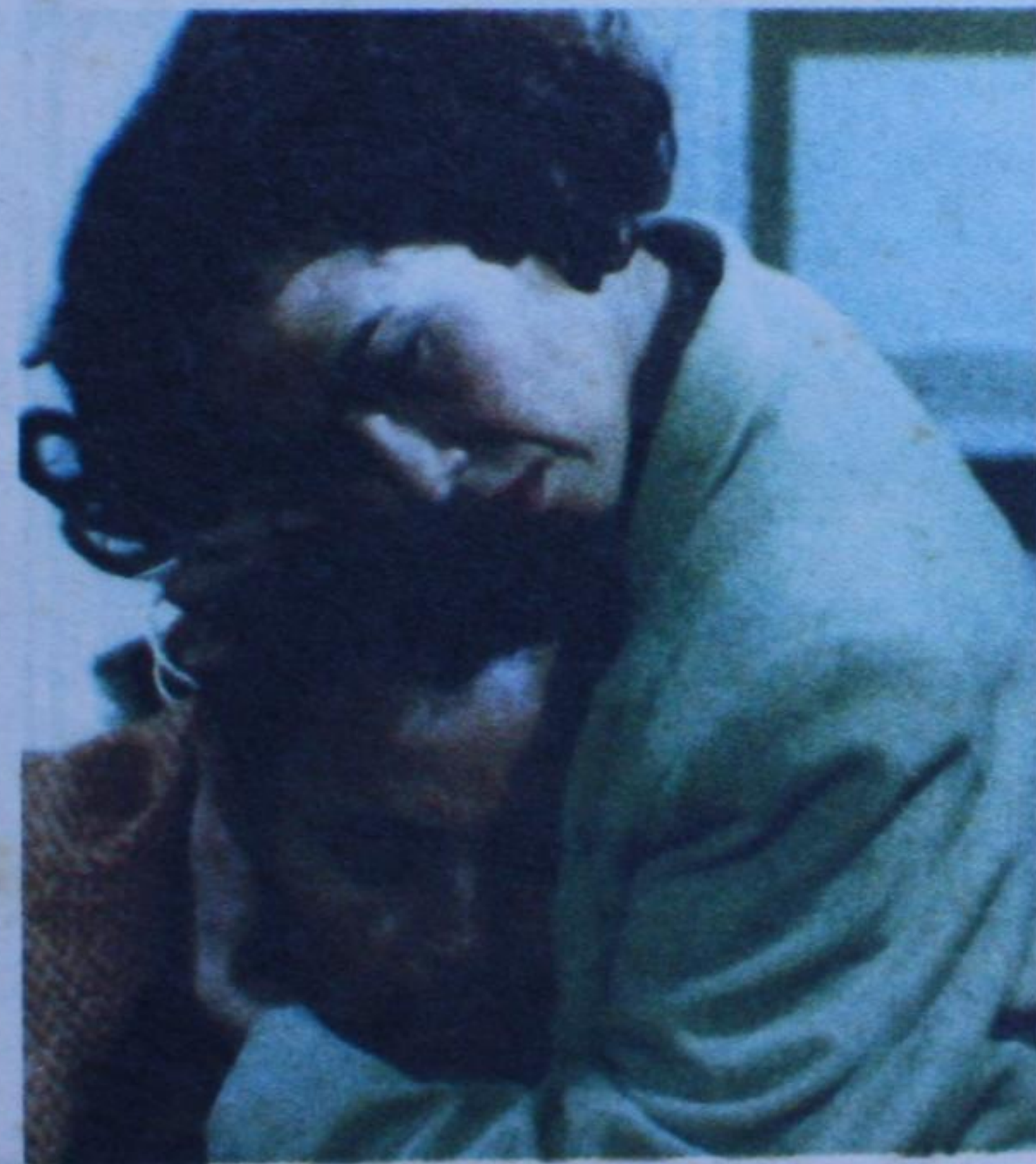
**TABOUS.** En marge de la sortie du film de Abdelkader Lagtaâ, «*La porte close*» : lecture critique d'un film qui n'a pas fini de faire couler de l'encre.

## Lagtaâ force «*La porte close*»



**U**n film raconte généralement une histoire. Le film de Abdel Kader Lagtaâ n'échappe pas à la règle; mais en plus de cela, il a lui-même une histoire, inscrite dans son titre même, au point que l'on se demande avec le réalisateur si ce film n'est pas vraiment maudit. Tourné en 1993, bloqué pendant des années en France à cause de la faillite du co-producteur, écarté (ou sanctionné) injustement par le jury du 5<sup>ème</sup> Festival National du Film qui, effrayé par l'audace du réalisateur et la force de l'image, n'a su apprécier ni la qualité de la mise en scène, ni la profondeur et l'intelligence du dialogue, ni les prestations des acteurs, ni la tension maintenue du début à la fin du film et lui donnant son rythme. Tout cela fait de l'œuvre non un simple spectacle où l'on reçoit passivement, dans un moment de détente, de belles images racontant une histoire, mais un moment où l'image, sans sombrer dans la vulgarité ou la platitude, vous envahit, s'accapare de vous parce que la caméra ose s'aventurer et franchir les frontières du non-dit : le désir, l'homosexualité, l'inceste. Le film ne manque certes pas d'imperfection : certaines scènes sont sans intérêt, des maladresses enta-

chent le jeu de certains acteurs. Mais il reste digne d'intérêt parce qu'il interpelle notre intelligence et touche notre sensibilité. Censuré ensuite par une commission qui veille à la conformité de notre cinéma avec un modèle de société qui n'existe que dans la tête de ses membres, il a hiberné dans les tiroirs pendant une année. Et enfin, la sortie du film se fait toute timide. «*La porte close*» n'a pas l'opportunité de bénéficier d'une grande sortie ni la chance



■ **Tout cela fait de l'œuvre non un simple spectacle où l'on reçoit passivement, dans un moment de détente, de belles images racontant une histoire, mais un moment où l'image, sans sombrer dans la vulgarité, vous envahit.**

de circuler, du moins à Casa, dans les salles en vue, la distribution ayant visé un public déterminé. Et les autres? ceux-ci supportent juste la nudité profane des antennes paraboliques!

Comme «*Un amour à Casablanca*», «*La porte close*» aura le mérite d'ouvrir de nouveaux sentiers pour le cinéma marocain. Lagtaâ met en scène, d'une manière frontale, un certain nombre de problèmes névralgiques à l'intérieur d'une tradition cinématographique qui n'arrive pas à radicaliser son dire. Notre discours cinématographique reste hésitant et devient allusif quand il s'agit du politique, du sexuel, ou du religieux et le spectateur est invité à imaginer et à remplir les vides.

Lagtaâ force les barrières socioculturelles d'une société conformiste qui impose des limites au discours filmique marocain. Il ôte son voile à la caméra pour qu'elle pénètre dans le sanctuaire de l'intimité individuelle. L'individu, avec ses

conflits, ses désirs, ses fantasmes, ses faiblesses, ses qualités et ses défauts ou tout simplement dans ce qu'il a d'humain, est au centre des problèmes abordés par le film. On assiste à un agrandissement de l'ordre de l'invisible qui perturbe l'œil d'un spectateur habitué à voir cet «invisible» seule-

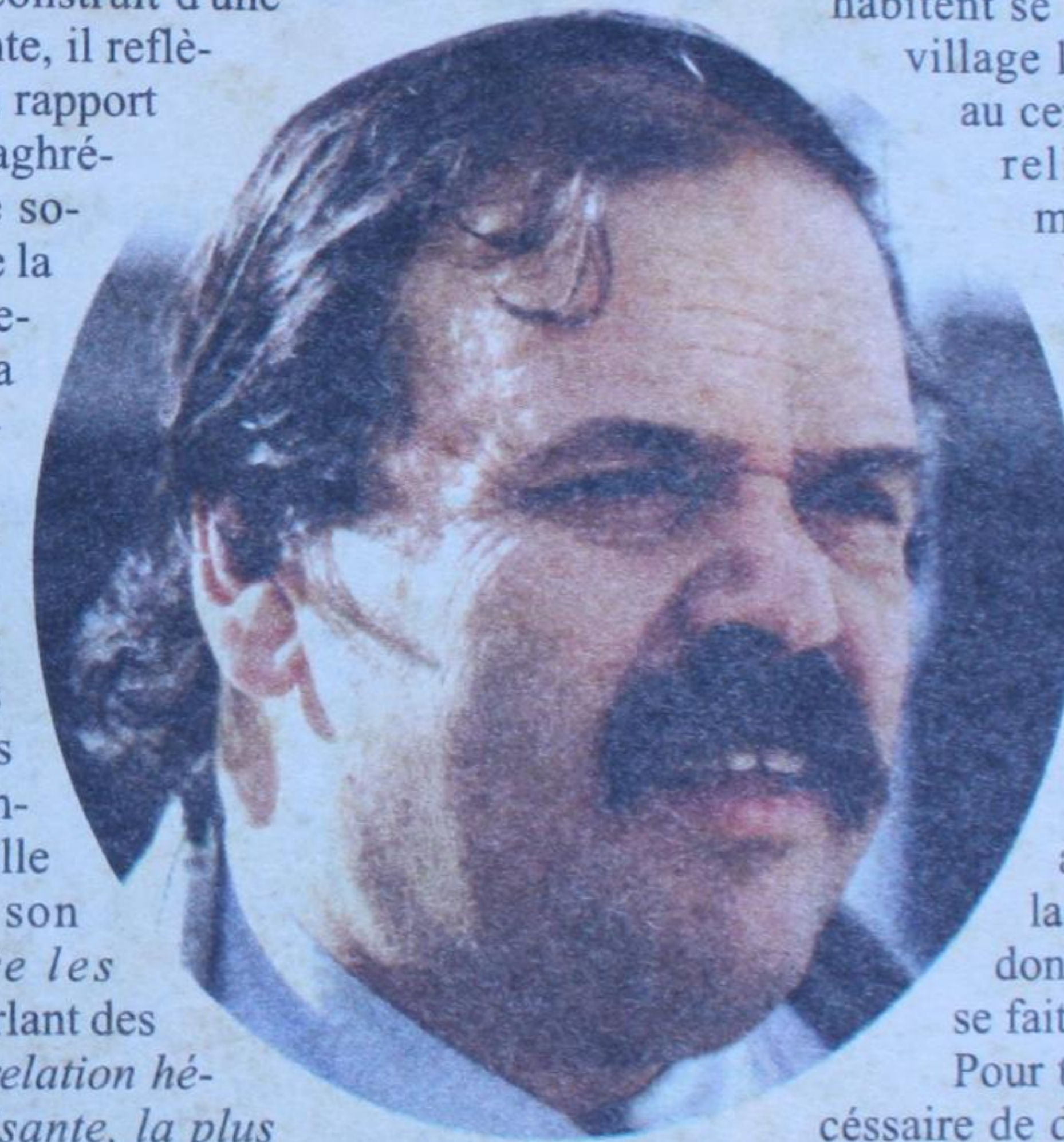
**«La porte close»  
aura le mérite  
d'ouvrir de  
nouveaux sentiers  
pour le cinéma  
marocain.**

ment dans le cinéma des autres. On voit sur écran le corps s'exprimer avec son discours propre, les sentiments même les plus interdits se dire, à l'image du besoin d'amour de Kamal dont les penchants sexuels sont prohibés dans une culture où la sexualité répond à des impératifs qui transcendent l'in-

dividu. Le film contribue, à sa manière et avec le style propre à Lagtaâ, à la construction de l'image que le Marocain a de soi avec tout ce qu'elle comporte de positif et de négatif, au delà de tout jugement de valeur. Ce n'est pas tellement la nudité du corps qui choque et perturbe le spectateur, conforté dans l'image qu'il a de lui-même et que le cinéma marocain en général lui

# Culture

C I N É M A



Le naturel du jeu de l'instituteur kamal nous mène au fin fond de sa solitude.

et d'être aimé pour ce qu'il est, bref il réussit à nous faire vivre les tensions qui le tiraillent.

Le naturel du jeu de l'instituteur kamal nous mène au fin fond de sa solitude qui n'est pas seulement géographique, linguistique, culturelle mais surtout affective. Le personnage de la mère est construit d'une manière subtile et intéressante, il reflète ce caractère complexe du rapport mère - fils dans la société maghrébine. On assiste dans notre société à un développement de la famille nucléaire, mais celle-ci reste en décalage avec la vie du couple : on y rencontre rarement un épanouissement intellectuel et affectif parce que les femmes demeurent des «mères - avant tout» et les hommes demeurent toujours des «fils-avant tout» pour emprunter l'expression de Camille Lacoste - Du Jardin dans son livre «Des mères contre les femmes» où elle dit aussi, parlant des sociétés du Maghreb : «La relation hétérosexuelle la plus satisfaisante, la plus profonde et la plus riche d'affectivité demeure toujours la relation mère-fils» (p.230). Lagtaâ a réussi à mettre en scène cette dyade mère - fils avec un regard profond nous transmettant la frustration d'une femme qui comble l'absence de l'homme de sa vie par la présence d'un fils et le désarroi d'une mère-ogresse qui aime en ce fils l'enfant qu'elle n'a pas eu et qu'une autre femme veut lui prendre. L'in-

dividualité, appréhendée dans son rapport avec son environnement socioculturel et ses réseaux relationnels, est, à notre avis, le thème central du film.

Etrangers à eux-mêmes, les deux instituteurs sont dans une sorte de terre d'exil : l'école dans laquelle ils travaillent et où ils habitent se trouve hors du village, un village lui-même isolé par rapport au centre. Les différences culturelles et linguistiques sont mises en évidence par le réalisateur, montrant l'image d'un Maroc pluriel où la rencontre est possible. Une relation d'un genre nouveau, fondée sur l'amour. La complicité est née. La femme, Fatima fille du terroir, va aider l'homme, Saïd, à se retrouver. Le départ de Saïd et la chute de la mère à la fin du film constituent la coupure libératrice du cordon ombilical, une rupture qui se fait non sans douleur.

Pour terminer, il est peut-être nécessaire de dire à ceux qui ne le savent pas encore que «La porte close» puise dans le réel mais c'est une fiction qui - comme toute fiction - nous aide à supporter la cruauté de ce réel et à nous révéler à nous-mêmes. Tel est le cinéma : un art, c'est-à-dire le produit d'une sensibilité, d'un talent, du pouvoir créateur de l'imagination, de toutes ces choses qui ne peuvent s'épanouir que dans la liberté. ■

■ M. Benkirane a choisi un circuit de distribution qui a visé un public bien déterminé.

Tijania Fertat